

femmes, dont quatre d'entre elles -Vera Pestel, Liouba Popova, Olga Rezanova et Nadejda Oudlatsova- étaient et restent parmi les plus représentatives de l'Art moderne russe, sinon universel.

Actuellement, on ne peut qu'avancer des hypothèses sur l'entier de l'accrochage d'origine. Ce que l'on sait avec certitude, c'est que les cent cinquante-quatre œuvres (plus ou moins) étaient disposées dans cinq ou six des dix pièces que la famille Dobytchina habitait dans cet immeuble. L'exiguïté des locaux obligeait à un accrochage très serré. Une photo originale le montre, exposée à la Fondation. Comme mentionné, les œuvres recouvraient entièrement les parois, pour imiter les expositions des salons parisiens de l'époque.

La présentation de la Fondation Beyeler est en revanche très actuelle. Tout d'abord il n'a pas été possible de récupérer tous les tableaux, certains ayant définitivement disparu après la fin de «0,10» ou dans les années suivantes, quelque peu troublées en Russie. Le curateur a donc privilégié une disposition qui mène des artistes indépendants aux suprématises déclarés, juxtaposant Tatline et Malevitch, pour s'achever chez les «peintres professionnels». Les salles du bâtiment de Jean Nouvel

n'ont ainsi pas été recouvertes intégralement. Même si la reconstitution de l'exposition centenaire de Saint-Pétersbourg n'est que partielle, vu les circonstances, elle vaut la peine de venir se plonger dans les débuts de l'Art moderne russe, qui a influencé un grand nombre d'artistes des XX^e et XXI^e siècles.

Exposition Black Sun

C'est pour cette raison que la Fondation Beyeler a décidé de présenter une exposition complémentaire appelée «Black Sun», se référant ainsi au «Carré noir» de Malevitch et en son hommage. Elle réunit une œuvre typique de chacun des trente-six artistes exposés, allant de Josef Albers à Lawrence Weiner, en passant, entre autres, par Kandinsky, Klein, Mondrian, Rothko, Tinguely et Andy Warhol.

L'exposition se poursuit aussi en dehors du bâtiment, avec des œuvres de Calder et Tony Smith dans le parc de la Fondation et des affiches de Santiago Sierra, de la série «Black Posters», sur des panneaux publicitaires et autres espaces de la ville de Bâle.

SÉVERINE ET RAYMOND BENOIT

*Fondation Beyeler, Riehen/Bâle
jusqu'au 10 janvier 2016*

A LA RECHERCHE DE 0,10

La dernière exposition futuriste de tableaux

Presque exactement cent ans après que Kazimir Malevitch ait suspendu son « Carré noir sur fond blanc » dans le « Khoudnojestenoïe Biouro » de Nadeja Dobychna à Saint-Petersbourg, la Fondation Beyeler présente une rétrospective de cette exposition sous le titre de « A la recherche de 0,10 ».

A ce propos, Malevitch écrivait : « *Lorsque l'esprit aura perdu l'habitude de voir dans un tableau une représentation d'un morceau de nature, de Vierges et de Vénus impudiques, alors seulement nous pourrons voir une œuvre purement picturale* ».

Le « Carré noir » avait été suspendu, de façon quelque peu provocatrice, dans le coin supérieur de la pièce, l'endroit en Russie où l'on place une icône et un portrait familial. Toutes les parois étaient recouvertes, à la façon d'un salon de l'époque, de nombreuses varia-

tions du carré. Cette exposition marqua alors un véritable jalon de l'histoire, non seulement de l'Avant-Garde russe, mais de l'ensemble de l'art occidental depuis l'aube du XX^e siècle.

Mais la « 0,10 » s'accompagnait aussi d'un affrontement entre Malevitch et Tatline, deux géants de ce nouvel art. Malevitch présentait pour la première fois ses toiles non-figuratives de l'art du Suprématisme alors que Vladimir Tatline exposait des reliefs muraux faits de matériaux quotidiens. Ces reliefs s'imposent ainsi comme des œuvres néo-constructivistes mettant en cause l'idée traditionnelle d'un objet emprisonné dans un cadre ou assujéti à une surface plane.

Cependant, même si l'exposition s'est accompagnée de l'affrontement de ces deux géants de l'art moderne, elle ne s'est limitée pas à cela. La moitié des exposants étaient des



EXPOSITIONS

Dora Maar, la Nature morte à la pastèque, la Chouette sur une chaise. Les visiteurs de cette splendide exposition découvriront avec émotion un Pablo Picasso du quotidien et savoureront le dialogue fécond entre les deux grands peintres, réunis pour l'été dans ce lieu d'exception.

MONIQUE VENIER-ZIESEL

« *PIERRE SOULAGES INVITE
PABLO PICASSO* » :

MUSEE SOULAGES :

*Jardin du Foirail, Avenue Victor Hugo, 12000
Rodez. Téléphone : 05 65 73 82 60.*

HORAIRES : Du 9 avril au 30 juin 2016 :

Ouvert du mardi au dimanche inclus de 11h à 19h

*Du 1^{er} juillet au 31 août 2016 : Ouvert le lundi
de 14h à 19h et du mardi au dimanche inclus de
10h à 19h*

*Du 1^{er} septembre au 30 septembre 2016 : Ouvert
du mardi au dimanche inclus de 11h à 19h*

Exposition du 11 juin au 25 septembre 2016.

*(¹) Relire dans le n° 72, de Noël 2014, l'article
de Béatrice Cahors : « Conques et les vitraux de
Pierre Soulages ».*



PIERRE SOULAGES INVITE PABLO PICASSO

Le musée Soulages a ouvert ses portes en mai 2014 à Rodez, en Aveyron, non loin du quartier historique et de la cathédrale. Il est exceptionnel, unique peut-être, qu'un musée important consacre l'œuvre d'un artiste vivant. Pierre Soulages, né en 1919 à Rodez, un des peintres majeurs de l'art abstrait contemporain, dont les toiles figurent dans des musées du monde entier, avait initié, avec son épouse Colette, la création de ce musée grâce à deux donations d'ampleur à sa ville natale.

Conçu par l'agence catalane RCR-Architectes, le bâtiment s'enracine sur la pente par un socle d'où émergent cinq monolithes d'acier rouge corrodé dont la couleur rappelle les toiles au brou de noix de Pierre Soulages durant les années d'après guerre et le grès rouge de la cathédrale ruthénoise toute proche.

Pierre Soulages a été décisionnaire de la conception du bâtiment et de son aménagement, dont l'austérité est tempérée par une belle luminosité. Il a pourvu le fonds du musée d'environ cinq cents peintures sur toile et papier, eaux-fortes, lithographies, bronzes, documents divers dont la totalité des travaux liés à la création des vitraux de l'abbaye de Conques ⁽¹⁾, où il découvrit à l'adolescence sa vocation d'artiste. L'Outrenoir est très présent, en particulier avec plusieurs grands formats, dont une donation datant de 2015.

Le plus grand ensemble au monde d'œuvres de Pierre Soulages est ainsi réuni à Rodez et a déjà été admiré par trois-cent cinquante mille visiteurs en moins de deux ans, un record pour une modeste préfecture de trente mille habitants.

Pierre Soulages avait imposé dans le cahier des charges un espace de quatre cents m² destiné à d'autres artistes contemporains sous forme d'expositions temporaires. C'est ainsi que le peintre, qui sera présent lors du vernissage public, accueille en son musée Pablo Picasso.

Pierre Soulages a choisi lui-même les quatre-vingt dix pièces qu'il souhaitait donner à voir aux visiteurs : trente peintures, des estampes, une sculpture, des photographies. Parcours dans le temps (l'œuvre la plus ancienne date de 1908 et la plus récente de 1964) et parcours géographique : le musée national Picasso de Paris, les musées Picasso d'Antibes et de Barcelone, la famille du peintre et des collectionneurs privés ont prêté leurs trésors. Ce sont essentiellement des portraits, des natures mortes, des ateliers, des nus, qui privilégient un aspect intimiste du « monstre » Picasso et sont mis en valeur par leur présentation dans sept petites salles plutôt que dans la grande salle des expositions temporaires.

Parmi les chefs-d'œuvre de Picasso ayant fait le voyage de Rodez, citons le portrait de

clients. Il a laissé un album, daté de 1910, «l'Académie des dames, vingt attitudes par Albert Marquet», où des poèmes de Verlaine accompagnent ses dessins. Il a également peint de nombreux paysages de Normandie, région où il retourne tout au long de sa vie. Il y a un caractère géométrique et ordonné dans son œuvre, une hyperacuité visuelle, c'est un travail de l'étagement des plans dans la surface picturale. On pense à Cézanne, mais aussi à Poussin, à Claude Lorrain, et à toute la tradition classique du paysage français. Ces plans bien établis, il les doit à sa formation chez Gustave Moreau. (On retrouve ces plans bien établis chez d'autres élèves du grand maître, Matisse, Camoin, et Manguin).



Albert Marquet est né à l'époque des Impressionnistes, pour qui le paysage n'était pas réduit à un genre pictural, ni à une copie de la nature, mais un réceptacle de l'imaginaire, un véhicule émotionnel poussant les peintres à expérimenter les tons, les valeurs, les lignes, la composition, les couleurs, la touche... Roger Marx disait en 1939, «*Si différent que soit Marquet des Impressionnistes, il a ceci de commun avec eux, qu'il aime inventer des variations sur le même thème et montrer les mêmes armatures de formes, les mêmes supports recevant*

une existence différente suivant l'heure ou la saison». Dans tous les paysages immuables que nous admirons, nous pouvons nous souvenir de ce que disait Julien Gracq en 1967, soit juste vingt ans après le décès de Marquet : «*Le saule trempe aux eaux brumeuses et les marie aux berges aussi doucement que le petit gris bordant la peau nue ; le peuplier en arrière déploie la voilure haute, avec cet air noble et sourcilieux qu'il a toujours de naviguer par files d'escadre : l'arbre de l'eau, l'arbre de l'air s'apparient et se conjuguent sur cette lisière tendre et le soir d'été qui embrume légèrement et qui lie cette gamme éteinte des verts fait de ce coude de la Loire, à s'y méprendre, un bord de fleuve de Marquet*».

Avec sa peinture, nous ressentons son aventure intérieure, pleine de frémissements, le cheminement d'un homme discret, qui ne parla qu'à travers son œuvre. Ce qu'il peignit demeure universel et immuable. Il intégra le moderne à l'univers infini des formes et recréa la richesse, la beauté et la diversité du monde, pour gagner une universalité et un intemporalité qui traversent les époques et les modes et qui touchent toutes les générations.

CLOTILDE ALEXANDROVITCH

«*ALBERT MARQUET, peintre du temps suspendu*» : Musée d'Art Moderne :
11, avenue du Président Wilson, 75116 Paris.
Téléphone : 01 53 67 40 00.

Ouvert du mardi au dimanche, de 10 heures à 18 heures. Nocturne le jeudi jusqu'à 22 heures.

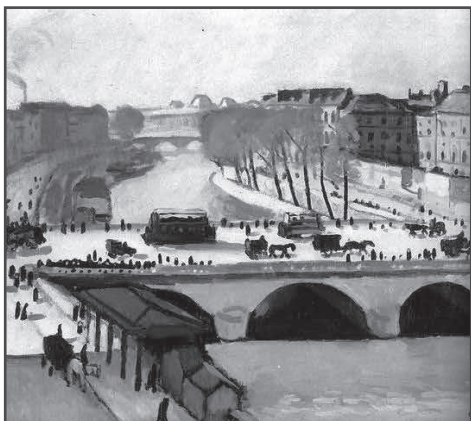
(Fermeture des caisses 45 minutes avant la fermeture du musée)

Exposition du 25 Mars au 21 Août 2016.

EXPOSITIONS

Regardez ce que je fais. Où je suis arrivé à m'exprimer, où j'ai échoué. En ce cas, que vous me compreniez où pas, par votre faute où par la mienne, je ne peux pas faire plus.

En quittant rapidement le Fauvisme, il a choisi le monde des nuances, des valeurs, des variations d'ombre et de lumière, avec le dessin comme principe de construction. Ainsi pouvons-nous voir le fossé qui sépare son tableau de la période Fauve, « Affiches à Trouville » de 1906 et « La place du gouvernement à Alger » de 1925.



Le paysage est une source d'inspiration sans fin pour lui. Il aime la série, la répétition du motif. André Salmon disait ceci de Marquet : « Cet artiste sincère ne saurait songer à se modifier, ni même à se renouveler ; il peint toujours de sa fenêtre « Le quai Saint-Michel » et « Le parvis de Notre-Dame », et s'il traite des aspects fuligineux de Hambourg, « Brouillards que fend un remorqueur rouge », il est si à l'aise qu'il semble encore peindre de sa fenêtre du quai Saint-Michel. Mais nulle monotonie ne nous accable. Ce qui chez Marquet se renouvelle constamment, c'est la fraîcheur du sentiment, de la vision ». Cependant Louis Vauxelles sera beaucoup

plus sévère : « Marquet exagère, il ne se donne pas beaucoup de mal, il montre vraiment qu'il a un poil dans la main ». L'art du paysage est à l'époque considéré comme un art facile pour amateurs de salons et Marquet qui privilégie la série toujours dans le même format (60 par 80 cm) recueille aussi les remarques acerbes de Gustave Coquiot: « Monsieur Marquet estime qu'il n'a qu'à se planter devant un paysage archiconnu et en dégager les valeurs essentielles ». Où qu'il aille, les points de vue sont toujours les mêmes. A Alger, Naples, où Marseille, c'est en fait toujours Paris qu'il peint, car il ne se soumet pas au charme local où orientaliste, ce dernier le laisse même indifférent. Les tableaux d'Alger diffèrent de ceux de Paris parce qu'il y a plus de blanc, de nombreuses nuances de blancs, alors qu'à Paris ce sont les nuances de gris et de noir qui prédominent. Le voyage pour Marquet n'est pas une quête de l'autre, ni d'un ailleurs, comme le fut par exemple Tahiti pour Gauguin. C'est toujours la quête du semblable dans les formes, la mer au Havre où à Alger a quasiment les mêmes couleurs. Ce qu'il recherche c'est l'universalité du monde, une péniche sur la Seine où un navire de guerre dans le port d'Alger sont simplement des bateaux. Homme discret et secret, il se contente de retranscrire ses sensations instantanées. Il aimait voyager pour fuir le monde et ses congénères, ainsi que le rapporta sa femme Marcelle : « Les gens le gênaient facilement, il ne savait que les fuir pour s'en débarrasser. D'avance il imaginait que dans une ville inconnue il aurait des journées toutes à lui ». Marseille tint une place importante dans sa vie, surtout dans sa jeunesse où il aimait se promener sur le port et fréquenter les maisons closes pour dessiner des scènes intimes entre les prostituées et leurs

afin de stimuler l'imagination de ses élèves à partir des deux éléments principaux de la peinture : la couleur et le dessin. Marquet passe également par l'Académie Jullian, puis entre avec Matisse à l'Académie Camillo où enseigne Eugène Carrière. Ensuite il part pour Arcueil avec Flandrin ; tous deux réalisent de nombreux paysages. En 1899, il expose au Salon de la Société Nationale des Beaux-arts à Paris, puis au Salon de Grenoble. Les années 1906 et 1907 seront marquées par les décès de son père puis de sa mère. Il a beaucoup de mal à supporter le choc de ces disparitions et commence à se rendre dans divers pays pour se changer les idées. A partir de ce moment il demeurera toute sa vie un grand voyageur. Il expose dans de nombreux salons, et de Berlin à Moscou, de Londres à Bruxelles, ses œuvres sont connues et appréciées. Les galeristes Berheim Jeune, Berthe Weill, et Eugène Druet le soutiennent, ce qui ne l'empêche pas d'avoir de récurrents soucis pécuniaires.

Marquet sera réformé pour la guerre de 1914-1918 tout comme Matisse. Ils en profitent pour voyager et peindre. Après la guerre, il découvre l'Algérie, pays qu'il ne cessera jamais de chérir. Puis il se marie et part avec sa femme vivre six mois en Tunisie. Tout le reste de sa vie, il passera au moins la moitié de l'année en Algérie, ponctuant son existence de voyages pour ses expositions et de croisières d'agrément. Ses œuvres étant appréciées en Union Soviétique, il est invité par le gouvernement à y faire un séjour, et rentre enthousiasmé par le monde stalinien. Espérant sa proche arrivée en Occident, il adhérera d'ailleurs au Parti communiste. Il passe les années de la Deuxième Guerre mondiale en Algérie et rentre après la guerre à Paris, où il décède d'un cancer en 1947.

A sa mort, Georges Limbour écrit ceci : « *Ces œuvres sont plutôt bien disposées que construites, apparemment dépourvues de lyrisme, mais riches d'émotions secrètes, parfois mélancoliques* ».

Sa peinture est simple, fluide, rapide, juste et reconnaissable, modeste également dans le sens où il n'étale pas sa virtuosité. Comme le disait Matisse : « *Marquet est tout à fait réaliste, il n'interprète pas une couleur et s'en tient au ton local dégradé, selon la perspective des couleurs. Pour lui, ce sont les valeurs-lignes qui comptent* ». Albert Marquet fut toute sa vie un homme discret, il aimait voir sans être vu, et son histoire personnelle, toujours en marge à cause de son pied bot et de sa myopie, lui font appréhender le monde un peu en retrait. Ce retrait sera sa force, le moteur de sa construction picturale, où la frontalité est crainte, repoussée, pour privilégier la connaissance d'un univers vu de biais et de haut. L'oblique est présente dans la majorité de ses toiles, plus ou moins affichée. A l'abri derrière la fenêtre de son appartement situé au coin d'une rue et d'un quai, il peint Paris avec une vue en plongée et rabat la profondeur sur le plat. La fenêtre est prépondérante dans son univers. C'est un paysagiste d'intérieur, délaissant le plein-air au profit du travail d'atelier, où l'éloignement de la violence de la couleur, et de l'éblouissement de la lumière devient aisé, jusqu'à l'oublier. La fenêtre pour Marquet est une nécessité de la vision, cadre et écran, où le monde extérieur est tenu à distance comme on le voit dans « *Persienne verte* » de 1946. C'est un silencieux, il n'aime pas parler de lui ni étaler sa vie, ni expliquer son œuvre. Ainsi parla-t-il de lui-même en une rare occasion : « *Je ne sais ni écrire, ni parler, mais seulement peindre et dessiner* ».

ALBERT MARQUET PEINTRE DU TEMPS SUSPENDU



Albert Marquet est passé dans l'histoire de la peinture française avec discrétion et retenue, connu surtout pour ses paysages exécutés dans de nombreux pays. Son œuvre peut paraître de prime abord monotone, si l'on se contente de regarder en surface la banalité des sujets retenus : bords de mer, ports, fleuves et lacs, rues de Paris, et quelques rares toiles représentant des femmes nues. Cependant ses jeux de plans, de lignes, et ses gammes de teintes créent des variations à l'infini, richesse d'une œuvre que l'exposition du Musée d'Art Moderne nous

invite à redécouvrir pour l'apprécier d'un œil nouveau et nous attacher autant à la beauté de l'œuvre qu'à la personnalité forte de l'artiste. Matisse, qui fut son fidèle ami toute sa vie durant, le surnommait « Notre Hokusai » car Marquet avait fait sienne la formule du grand maître japonais d'arriver à ne pas tracer un point qui ne soit vivant, montrant ainsi à ses yeux la suprématie du dessin sur la peinture. Un temps dans le mouvement Fauve, il s'en dégaga assez vite pour un traitement réaliste et tendit vers une économie de moyens et un minimalisme où la valeur et la nuance prennent toute leur importance.

Albert Marquet est né à Bordeaux en 1875. Son père est employé des Chemins de fer. Il grandit dans un milieu modeste, c'est un enfant timide et complexé par un pied-bot et une forte myopie. En 1890, il désire devenir peintre malgré l'opposition de son père. Sa mère est son alliée dans cette entreprise et l'emmène vivre à Paris pour qu'il puisse étudier le dessin, profitant du petit héritage que lui ont laissé ses parents. Albert Marquet s'inscrit à l'École des Arts Décoratifs et y rencontre Manguin puis Matisse, avec lesquels il restera lié toute sa vie. Il entre ensuite aux Beaux-arts dans l'atelier de Gustave Moreau, extraordinaire professeur, qui pratique le « laisser faire »

proposant deux visions antagonistes du sujet « Femme et oiseau », nudité couchée ou debout en vêtements sombres et longs, liberté du vol dans le ciel immense ou enfermé dans une cage, pour l'oiseau : deux styles aux antipodes.

« La liste de mes envies » est délibérément incomplète car je ne voudrais pas trop déflorer le sujet. Je vous laisse le contentement de la découverte, car c'est une chance de voir réunis autant de tableaux prestigieux en même temps ! Précipitez-vous au Musée du Luxembourg (premier musée français ouvert au public en 1750) pour honorer ces chefs-d'œuvre du Musée de Budapest en visite !

BÉATRICE CAHORS

« *CHEFS-D'ŒUVRE DE BUDAPEST* » :

Musée du Luxembourg :

19, rue de Vaugirard, 75006 Paris.

Téléphone : 01 40 13 62 00.

*Ouverture tous les jours de 10h à 19h,
nocturne les vendredis jusqu'à 21h30.*

Fermeture le 1^{er} mai

Exposition du 9 mars au 10 juillet 2016.